telle vivacité que pour eux l'idée de ses conséquences possibles est anéantie.

Il est des fautes qui semblent de peu d'importance et qui sont graves : ce sont celles qui proviennent de malice ; il en est de graves en apparence, et qui en réalité ne sont rien ou presque rien : ce sont celles qu'aucun sentiment mauvais n'a suggérées. Il est des paroles qui semblent méchantes, et qui ne le sont point, parce que l'enfant ne sent pas la force des mots qu'il emploie, ou parce qu'un moment d'effervescence a troublé la clarté de ses perceptions ; il est des faux pas qu'il ne peut point ne point faire, parce que, à cet âge, on ne marche guère sans broncher.

Citerai-je un exemple ? Fouler une terre ensemencée, c'est une faute de la part d'une personne qui comprend ce qu'elle fait ; ce n'en est pas une de la part d'un enfant, parce qu'il n'a aucune idée du préjudice qu'il cause. Averti, il recommence : si c'est par irréflexion, par oubli, la faute est légère ; mais si, en jouant à la balle, il passe sur un terrain qu'il sait ensemencé, et si surtout c'est afin de s'assurer la victoire que, dans l'ardeur du jeu, il a évité de faire un détour, voilà une faute qui lui est réellement imputable ; car il a donné volontairement à la passion la préférence sur le devoir.

Cependant, quoique cette faute doive être réprimée, surtout à cause de ses conséquences, dangereuses à l'âme, il ne faut pas y attacher, pour elle-même, beaucoup d'importance. Mais si l'élève marche sur cette terre ou parce qu'il ne s'inquiète pas du dommage qu'il fait ou parce qu'il s'inquiète peu de désobéir, voilà une faute grave. Elle le serait bien davantage encore s'il avait agi exprès pour désobéir, ou exprès pour nuire. Mais y a-t-il au monde un enfant qui soit capable d'agir dans une intention aussi mauvaise ? Je ne le crois pas, à moins qu'un père n'ait excessivement négligé le cœur de son fils, ou qu'un maître ne possède à un degré bien rare le talent de se faire haïr.

Ce même bon sens, qui nous enseigne à ne voir dans les fautes des enfants d'autre gravité que celle de la malice qui y est jointe, nous enseigne en même

temps à ne jamais regarder ces mêmes fautes comme irréparables, ni les défauts de cet âge comme incorrigibles ; puisque, évidemment, dans un caractère non encore formé, il peut avec le temps se révéler quelque disposition qui nous donnera prise sur lui, et nous permettra de le ramener au bien.

Le bon sens nous avertit également de mesurer les moyens à l'effet que nous voulons produire, et de ne point imiter l'ours de la fable qui, pour délivrer son ami d'une mouche qui l'importune, lui lance un pavé à la tête : travers plus commun qu'on ne le croit.

Il nous avertit de ne point décourager un enfant, de ne point l'aigrir, de ne point le fatiguer par nos impatiences, de ne jamais le prendre à contre-poil ; de lui passer bien des choses plutôt que d'être continuellement à le harceler ; de n'être point rabâcheur, si nous ne voulons le dégouter des recommandations les plus sages ; ni rancunier, si nous ne voulons le rendre vindicatif et sournois ; de ne le reprendre jamais qu'avec douceur, si nous désirons qu'il ait de l'aménité dans le caractère ; de ne pas le tourmenter pour des miuties, si nous désirons qu'il ait de l'élévation dans les idées.

BARRAU.

DE LA GRACE DANS LES MANIÈRES.

Il est un désir de plaire qui a sa source, non dans une vanité condamnable, mais dans l'honorable besoin de mériter l'affection d'autrui. Ce désir de plaire est légitime, louable même, car il peut exciter aux vertus ; et, loin de le blâmer en vous, j'essaierai, jeunes lecteurs, de vous fournir les moyens de le satisfaire.

L'attention qu'attirent une jolie figure, un esprit facile, peut flatter l'amour-propre ; elle ne saurait contenter le cœur le plus noble dans ses exigences ; ce qu'il demande, ce n'est point un succès passager, mais un sentiment raisonné, durable. Pour obtenir ce sentiment, il faut, aux qualités attachantes d'un aimable caractère, joindre les formes gracieuses et modestes qui révèlent une éducation distinguée.